



Journal l'Humanité

RUBRIQUE CULTURES

Article paru dans l'édition du 4 février 2006.

CULTURE

Bon cru sur le front du documentaire

La Suisse a présenté sa production cinématographique de l'année à Soleure.

Soleure (Suisse),

envoyé spécial.

Finalement, on connaît mal la Suisse. Godard bien sûr, Miéville qu'on lui associe, la jeune garde devenue moins jeune, Tanner, Goretta, Dindo, Schmid... Quelques autres titres par-ci par-là... Alors, précisons. La Suisse (7,5 millions d'habitants, dont 64 % de germanophones, 20 % de francophones et 6,6 % d'italianophones), c'est 530 écrans pour 300 salles, une fréquentation 2005 en baisse de 17 % sur les 17 millions d'entrées de 2004, 70 % de parts de marché pour les films américains et 25 % pour les films européens. Les films suisses représentent 2,5 % du total des entrées, cela, avec une production annuelle de dix à quinze longs métrages de fiction et d'environ le double pour le long métrage documentaire. Ce sont ces films que l'on a pu voir aux 41es Journées de Soleure, ainsi que les coproductions, les courts, les films d'école et une rétrospective Maximilian Schell, ce qui donne, mine de rien, un catalogue de 500 pages.

Passons sur les fictions. Celles vues, quels qu'en soient parfois les mérites, ne cassaient pas trois pattes à un canard, à la possible exception de Lenz, dans lequel Thomas Imbach transpose aujourd'hui la nouvelle inachevée de Georg Büchner, pari risqué pour ne pas dire impossible mais non dépourvu de tout charme. En revanche, une dizaine de documentaires ont retenu l'attention. Certains intéressent principalement par leur sujet, la rigueur de leur enquête, sans la nécessité d'une forme forte pour les soutenir. Tel est le cas de *White Terror*, de Daniel Schweizer, sur des activistes de la mouvance néonazie, comme de *Gambit*, de Sabine Gisiger, qui rouvre le dossier des responsabilités dans la catastrophe de Seveso, ou encore de *Hippie Masala*, d'Ulrich Grossenbacher et Damaris Lüthi, réalisateurs qui s'intéressent à ce que sont devenus les hippies toujours sur place après quarante années d'Inde et de fumette.

Mais, comme il se doit, les meilleurs films étaient ceux capables de transcender leur propos par l'écriture. Saluons à cette occasion le toujours passionnant travail de Jacqueline Veuve. Cette grande dame du documentaire, qu'on a connue fréquentant Jean Rouch et Richard Leacock, était présente avec deux films. L'un a nom la *Petite Dame du Capitole* et brosse le portrait de la patronne du Capitole, salle à l'ancienne de Lausanne, qui connut heures de gloire et placières en livrée du temps du grand spectacle et des Esquimau de l'entracte. Aujourd'hui, ce petit bout de femme énergique d'octante ans - qui n'est pas sans rappeler Jacqueline Veuve elle-même - continue à se programmer seule, se battant pour obtenir les titres qu'on préfère donner aux grands circuits, comme à tenir la caisse, à tailler le bout de gras aux derniers habitués et à passer le plumeau. C'est émouvant, touchant comme ce qui

traverse l'histoire du cinéma, bouleversant comme tout récit de vie vouée à une passion. Les Fantômes de l'Alcazar, de Moullet, Splendor, de Scola, et Cinéma Paradiso, de Tornatore, sont les frères en fiction de ce magnifique documentaire. Tout aussi admirable est la Nébuleuse du coeur où, pour la première fois, Jacqueline Veuve fait d'elle-même son sujet. On lui pose un pacemaker et, à partir de là, c'est le coeur qu'elle décline dans toutes ses acceptions, en une oeuvre pleine d'invention, de poésie, de rebondissement. Chez nous, Agnès Varda pourrait être sa soeur.

Enfin, on a pu voir Exit, de Fernand Melgar, consacré au travail quotidien de l'association Exit, légale en Suisse, qui accompagne dans la mort ceux qui, l'âge, la maladie et la déchéance venus, ont choisi de renoncer à la vie. Ce pourrait être insoutenable et c'est juste magnifique, tant la caméra est toujours à la distance parfaite, refusant voyeurisme et exploitation malsaine comme condescendance et apitoiement. À la réserve obligée dans le traitement de telles situations correspond toute la pudeur d'un style. C'est cela le grand cinéma.

Jean Roy

*Page imprimée sur <http://www.humanite.fr>
© Journal l'Humanité*

Imprimer